

Sourates



LE CATACLASTE



Le mot graffiti possède une racine commune avec la griffe, le griffon. Usage noble de la griffure, dont le revers familier serait le griffonnage, écriture ou dessin tracé à la hâte, sans soin et grossièrement. Du griffonnage au gribouillis, le pas est vite franchi, ajoutant à la notion de hâte, celle de maladresse, d'incompétence...

On attribue au pseudonyme de Hurlo THRUMBO la publication d'un des premiers recueils dédiés aux inscriptions murales. Ces tags ont été relevés sur les murs de toilettes en 1731. L'anonymat de l'auteur révèle une hantise de la censure de l'ouvrage, plus que compromettant. Étudiés au présent, les tags ont été des portes d'accès à des obscénités des plus variées et des plus moralement répréhensibles.

Gustave FLAUBERT, qualifié à son insu de chef de file du réalisme littéraire, aurait eu une influence considérable sur l'étude des tags « d'ici et de maintenant ».

Il s'adonnait à en relever, précisément, sur des carnets de voyages afin d'alimenter ses rêveries. Ainsi, il leur confère une légitimité que ces inscriptions n'avaient jamais connue jusque-là. Ces tags font partie de l'esthétique en formation du romancier.

La description change d'angle, élit un nouveau point de vue surplombant qui permet une synthèse où l'écrivain se fait « œil » du réel.

Au fur et à mesure que le temps passe, les tags s'estompent. La transmission de leur histoire locale demeure orale. Photographier les tags, c'est s'inscrire dans une démarche de sauvegarde, d'archivage et de restitution. On peut parler d'une sorte d'ethnographie de l'urgence.

Il est 10h. La foule du samedi matin butine les vitrines en attendant les soldes. Alors qu'il neige, mon ami C. et moi nous engouffrons dans la voirie souterraine des Halles et partons roder quelques galeries techniques pour trouver un accès au métro. Le passant pressé ne prête guère attention à notre manège, tout au plus, il presse le pas en le remarquant.

La voirie souterraine des Halles est un magnifique terrain de déambulation éclairé aux néons où règne une douce odeur de poussière mélangée à celle des pots d'échappement des voitures qui passent à toute allure. L'hiver et les saisons disparaissent. Cette ville sous la ville est devenue le refuge de nombreux miséreux qui aménagent des squats dans les issues de secours. Des duvets sales se nichent partout, jusqu'au creux des grands plots de plastique jaune posés devant les embranchements du vaste tunnel. On parle d'une centaine d'âmes, dont quelques fantômes toxicomanes arrivés au bout d'un processus de désocialisation, fuyant le monde jusque dans les conduits d'aération.

Nous marchons quelques mètres le long de la route jusqu'à un embranchement pour rentrer dans un parking. Mon fidèle acolyte C. connaît ce dédale comme sa poche et se faufile jusqu'aux endroits les moins fréquentés. La voirie souterraine sert de circulation,





de transit, mais aussi de lieu de livraison pour le Forum des Halles, la Mairie de Paris et la RATP. Il y existe de nombreuses galeries techniques donnant accès à toutes sortes de choses. Début 2011 commencèrent les travaux de restructuration avec pour objectif de réduire les espaces de la voirie afin de permettre l'extension de la gare RER et ainsi remanier la surface en faveur des piétons et des cyclistes.

J'aime suivre mon ami C. et me confronter à ces grands labyrinthes sombres, inconnus et terrifiants en quête de traces d'existences à photographier. Ensemble, nous nous lançons dans des quêtes aléatoires, suivant des fils d'Ariane qui ne me mènent nulle part, jusqu'à immortaliser quelque chose de caché sous nos pieds, dans l'intestin de Léviathan. Le long des parois, les murs conservent d'innombrables signes qui en font une sorte de musée souterrain.

Nous photographions et nous faisons le témoignage de ces mystérieuses signatures que j'affectionne. Nombreux sont les visiteurs clandestins qui ont laissé une modeste inscription manuscrite comme signe de leur passage. Ouvriers, sans-abris, toxicomanes. Ces obscurs anonymes — sûrement privés de compagnons — semblent parler aux murs qui les entourent. Quand tu repères une série de tags dans une galerie technique, tu reconstitues l'itinéraire de l'auteur.

Tu le vois presque en train d'écrire, c'est vivant. Parfois, il s'agit seulement d'un nom ou d'une date, comme un besoin éculé de passer à la postérité. Il y a dans ces tags comme une forme libérée d'écriture. Personne ne peut précisément dire de quelle formation ils justifient, ni le niveau de connaissance qu'ils possèdent en regard des codes du graffiti ou de l'art établi. Se soucient-ils même de l'esthétique ? Il est plutôt difficile d'interroger des artistes fantômes.

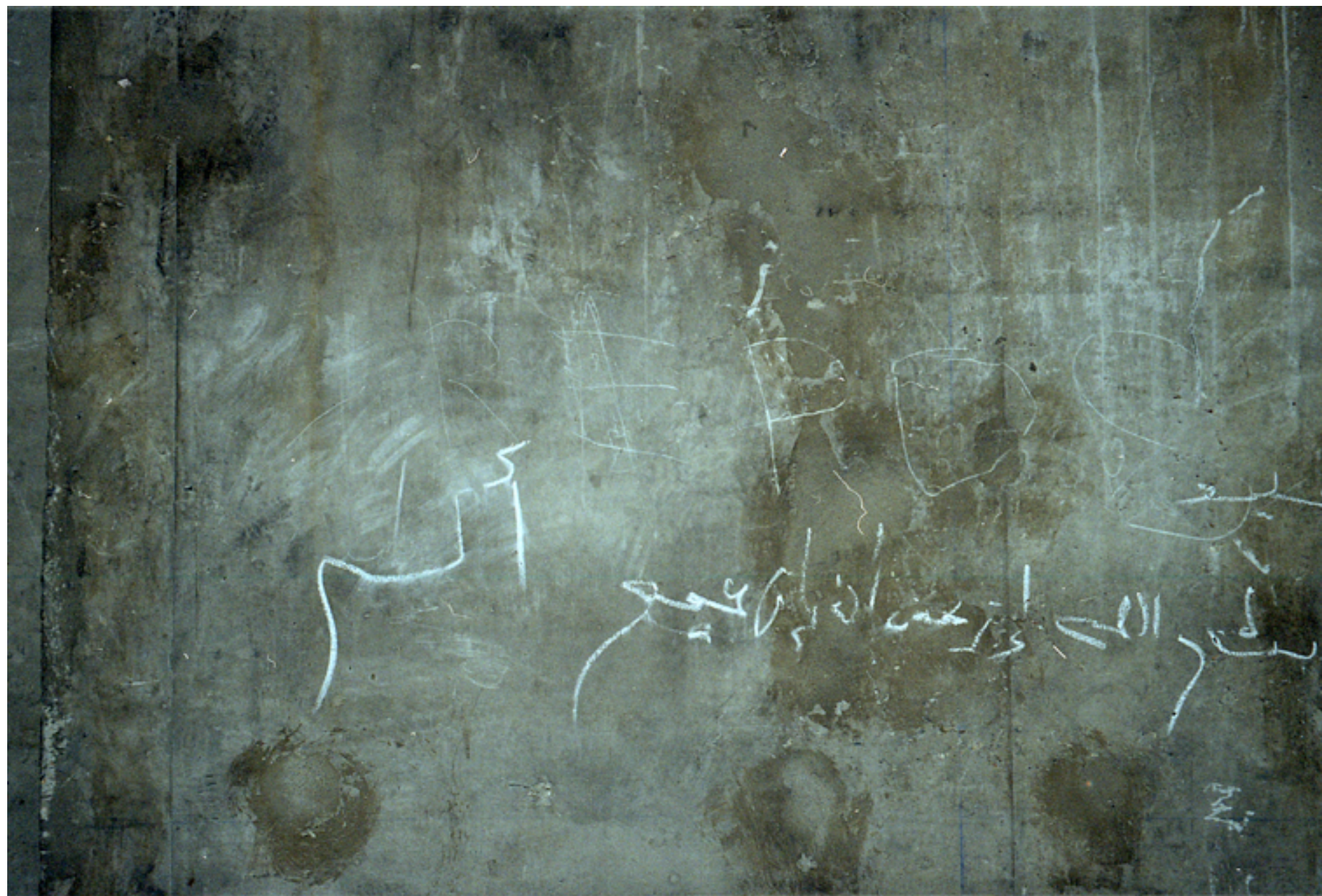
La curiosité face au mystère l'emportera toujours sur la peur de l'inconnu.

Nous nous engouffrons par une petite porte dans un complexe de salles exiguës de recyclage d'air reliées par des galeries techniques. Au sol, se trouvent la carte Navigo d'un jeune homme, complètement décolorée, une carte SD d'appareil photo et le permis de conduire rose cartonné d'une femme. Sûrement les restes abandonnés du butin d'un pickpocket. C. récupère la carte SD : « Ça peut toujours servir ».

Plus loin se trouve un kit de *shoot* contenant des seringues, une scène bien macabre.

Nous montons une petite échelle et découvrons des écritures arabes taguées à la craie sur les murs de béton. Je les trouve absolument magnifiques.





Le problème de certaines calligraphies arabes stylisées, c'est qu'elles sont indéchiffrables si l'on ne sait pas d'avance ce qu'on doit y lire. La traduction devient relativement simple lorsqu'on retrouve des formules religieuses habituelles incluant le nom de DIEU ou du PROPHÈTE. Ainsi, on identifie facilement quelques « *Allahou Akbar* » parmi ces mystérieuses sourates.

Cette petite série de tags me fait immédiatement penser à EMSOC qui nourrit lui aussi une collection photographique de sourates qu'il découvre sur les murs marseillais au gré de ses déambulations citadines. « Là en l'occurrence c'est *Bismillah*. » Ces sourates lui étaient restées anonymes jusqu'au jour où, alors qu'il était en pleine quête photographique de ces inscriptions, EMSOC tomba par hasard sur leur auteur, un dénommé DJIBY SLILY COULIBALY. C'était presque un miracle !

Je lui avais demandé ce qui l'attirait tant dans les tags de ce personnage. « Il y a plein de raisons. La première, c'est que je m'intéresse aux traces dans la rue. Le graffiti dit classique en fait évidemment partie, mais ce qui me passionne le plus, c'est leur diversité. Ceux qui ont un parcours totalement différent et qui, finalement, partagent la même pratique sans même s'en rendre compte. Ensuite, je suis très intéressé par l'art sacré : ce qu'il fait l'est totalement. Après moult rencontres

avec lui, j'ai réalisé à quel point nous n'avions pas du tout la même vision de ce que c'était que d'écrire dans la rue. Pour lui, chaque tag est une prière pour s'élever, mais aussi pour partager l'amour de DIEU. C'est hyper profond. Je trouve ça très beau de découvrir une pratique à travers d'autres yeux, dans un même espace. En dernier, j'aime l'art brut : selon moi, ce qu'il fait en est. Je n'ai jamais partagé mes clichés de ses grandes pièces, mais il a rempli des murs entiers de dessins qui racontent sa vie de manière très codée et très belle — quand tu captes ce que ça veut dire. Il utilise aussi des matériaux et des manières de peindre totalement inédites. Bref, ce gars est un peu une synthèse de plein de choses qui me passionnent. »

Nous discutons souvent de ses découvertes que je jalouse tant, mais aujourd'hui c'est à mon tour d'être face à un mystère similaire. À nous la quête photographique !

Malheureusement, quelques minutes après cette première trouvaille enthousiasmante, nous tombons sur une porte verrouillée.

C. observe la serrure : « T'inquiètes, c'est une DOM, j'ai de quoi faire une impression si t'es chaud. »

Sa technique d'impression permet de faire une clef sans démonter la serrure. Cette technique permet d'ouvrir



même des serrures de très haute sécurité, il suffit juste d'avoir une ébauche, une lime et un peu de temps. Le moment et l'endroit semblent appropriés, alors nous nous mettons au travail. Le principe est simple : rentrer l'ébauche dans la serrure, tourner la clef dans le sens d'ouverture, forcer dans ce sens pour bloquer les goupilles, faire des allers-retours toujours en forçant pour que les goupilles laissent des marques, repérer les marques, prendre une lime et limer légèrement la clef où les marques sont visibles puis répéter l'opération complète jusqu'à l'ouverture de la serrure. Nous répétons machinalement ces gestes chorégraphiques pendant plus de quarante minutes. Les annonces vocales d'un magasin du Forum résonnent dans le lieu. Nous essayons de rester le plus silencieux possible tout en limant et guettons le moindre bruit alentour. Le temps est long... Très long. Les mégots s'entassent et une odeur de tabac froid se mêle à celle de l'humidité et de la poussière typique des galeries techniques. À défaut d'une clef vierge pour ébauche, nous utilisons une clef déjà taillée de la même marque que la serrure. Après un énième coup de lime, alors que nous commençons à sérieusement douter de notre technique, je rentre l'ébauche dans la serrure, je tourne la clef dans le sens d'ouverture et la porte s'ouvre !

Victoire : nous avons notre passe-partout.



بسم الله الرحمن الرحيم
الحمد لله رب العالمين
والصلاة والسلام على
سيدنا محمد وآله الطيبين الطاهرين
الطاهرين

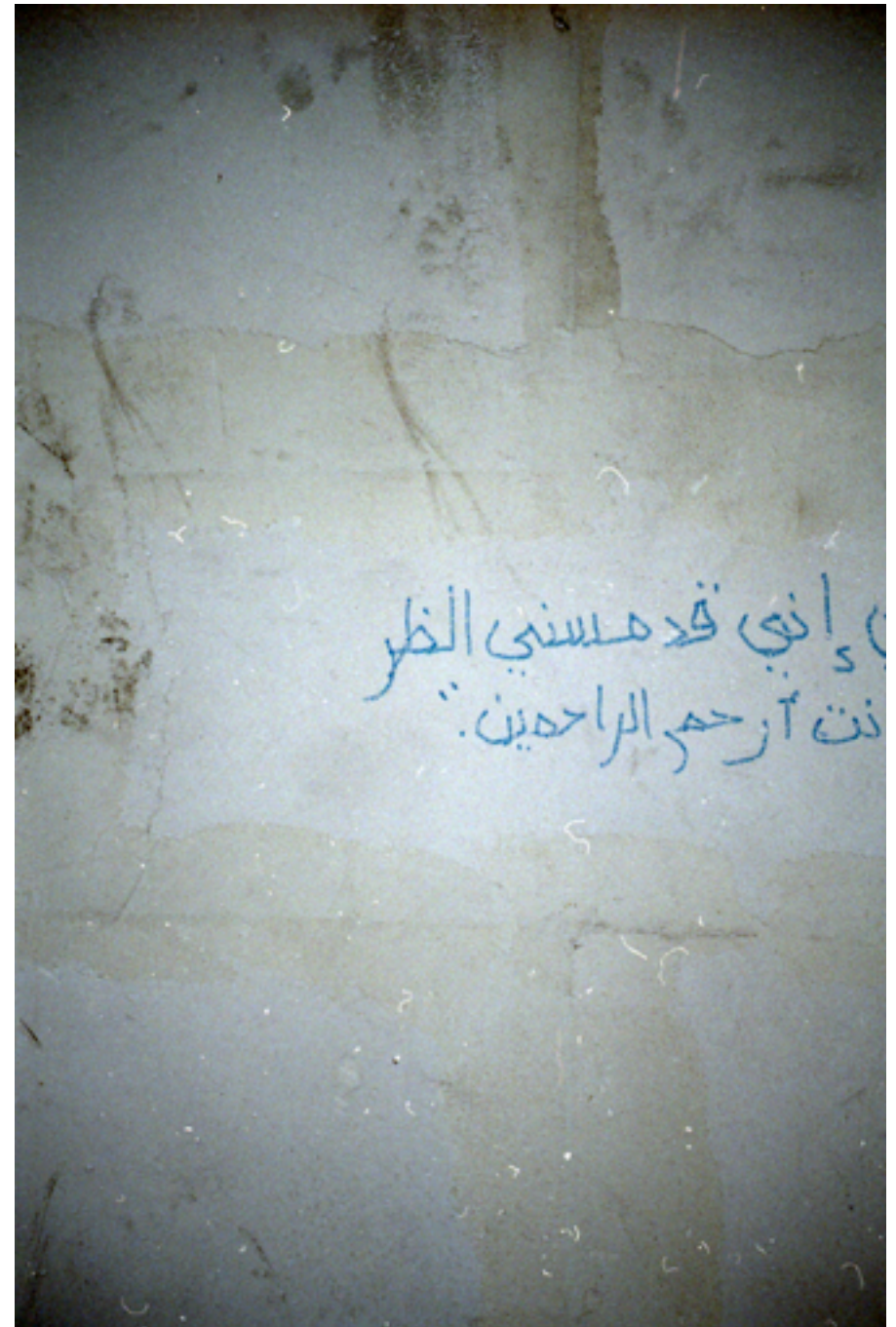
Les galeries deviennent un espace d'exploration sans limites, un terrain inconnu que nous tentons de défricher peu à peu, porte après porte.

Je continue de photographier tout ce que je trouve : sourates, inscriptions en arabe et versets coraniques s'enchaînent.

L'auteur semble parfois accrocher des images découpées dans des magazines pour accompagner ses tags. Les murs se feuilletent comme un livre de béton.

À chaque nouvelle partie du lieu, nous finissons par découvrir ces traces manuscrites aux apparences diverses et variées, parfois simples, parfois élaborées, plus ou moins grosses selon le moyen utilisé, et désespérément anonymes...

De temps à autre, je remarque un petit tag de personnage portant une sorte de chapeau de cow-boy. Une illustration récurrente que vous pouvez retrouver en observant certains recoins des clichés à la loupe. On trouve aussi des messages écrits en français comme « VIVE LES GENS BIENS » ou « QUE LES GENS BIENS RESTENT DES GENS BIENS ». Mais rien qui permette de lever l'anonymat de leur auteur.



وَقَضَىٰ رَبُّكَ أَلَّا تَعْبُدُوا
إِلَّاَّ إِيَّاهُ وَبِالْوَالِدَيْنِ إِحْسَانًا
حَقُّ اللَّهِ الْعَظِيمُ

إِنَّا لِلَّهِ وَإِنَّا
إِلَيْهِ رَاغِبُونَ

YOUNESS
SAID

اسم اکبر

اذا احابتك
قولوا حسبي الله
ان الله وانا خطا
! ليه راجعون

SE YOUNESS
SAID
BLAK
PANTHER



Handwritten notes and a photograph of a man with tattoos. The notes include "Drew's" with an arrow pointing to the photo, "Hickman" with an arrow pointing to the photo, and "L.H." with an arrow pointing to the photo. There is also a signature "L.H." on the left.

ATTENTION!!!

[illegible]

Handwritten notes and a small photograph are visible on the left page. The notes include "Dinner" and "Highway" with arrows pointing to a small photograph of a person's face.

Attention!!!

د د د د د د د د د د د د د د د د
د د د د د د د د د د د د د د د د
د د د د د د د د د د د د د د د د



AVERTISSEUR d'INCENDIE
le plus proche:
39 Boulevard Sébastopol à Leam
Cas d'Electrocution - Chute - Incendie.

TELEPHONES les plus proches:

	Distants de
Bureau de Poste: _____	m. environ
Taxiphone: _____	- id -
Hôtel: _____	- id -
Café: Mon BOUTIN 100, rue St Martin	10 - id -















Tout au fond de la galerie technique, nous arrivons à un endroit énormément fréquenté par les toxicomanes. Une odeur chimique me picote les narines : sûrement l'odeur du *crack*. Une quantité phénoménale de seringues usagées traîne au sol. Nous sommes bien contents de porter nos chaussures de sécurité.

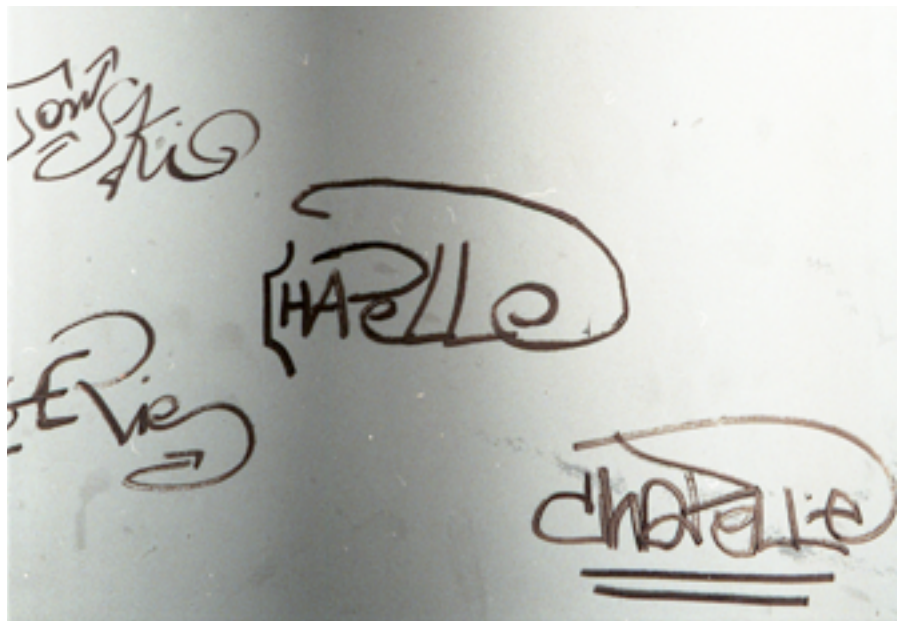
Un étroit escalier en colimaçon mène à un petit sous-sol où se trouve un matelas crasseux, une radio à piles, un bidon pour transporter l'eau et une poêle jamais nettoyée. Juste à côté se trouve une montagne de seringues et d'emballages de kits.

Nous vidons la fin d'une *Spectrum* noire brillante sur des supports aux textures différentes pour terminer cette aventure. Cette bombe de peinture achetée en magasin de bricolage contient beaucoup de vernis. Elle est donc moins couvrante mais à un gros pouvoir de protection.

À la dernière porte, nous arrivons tout prêt d'une sortie de parking. Nous regagnons la foule qui butine toujours les vitrines en attendant les soldes et il fait un froid de canard. J'enfile mes gants et mon bonnet avant de quitter mon ami C. sous la neige.

« – On se dit quoi ! »

« – C'est carré. »







Un matin, je reçois un message de C. :

« <https://we.tl/t-CoC5NbBbJX> »

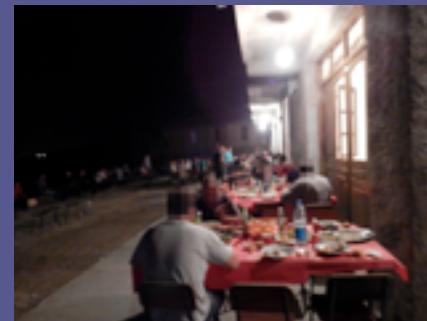
Il s'agit du contenu de la carte SD que l'on avait trouvé dans les galeries techniques. Je m'empresse de télécharger ces fichiers en me demandant ce qu'il peut bien y avoir dedans — le plaisir de trouver. J'espère naïvement que la carte SD aurait été égarée par notre tagueur de sourate. Je parcours ces photographies orphelines et je me projette dans l'intimité joyeuse de vacances d'été au bled. J'imagine le départ attendu toute l'année, les voitures, coffres et galeries surchargés, les trajets effectués d'une traite, les heures d'attente, les itinéraires sur les routes embouteillées pour rejoindre le Sud avant de franchir la Méditerranée en direction du Maghreb. J'imagine la chaleur, les bruits, les villages, les paysages ruraux, les retrouvailles, les joies, les fêtes, les rituels, les retours aux origines des parents et la découverte d'un univers inconnu pour les enfants. Je me surprends même à imaginer des histoires pour chaque portrait, à imaginer les vies menées par ces inconnus, leurs caractères, leurs routines, leurs ambitions, leurs hobbies...

Conserver des images d'inconnus me fait inévitablement penser au personnage obsessionnel de NINO dans *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* inspiré de l'écrivain Michel FOLCO.

Dans le long-métrage de Jean-Pierre JEUNET, NINO est un grand collectionneur à ses heures perdues.

Il accumule les petites choses et les petits riens qui font le quotidien. Entre les empreintes de pas dans le ciment et les éclats de rire étranges, il ramasse les clichés abandonnées dans les Photomaton du métro parisien. À plusieurs reprises, il apprécie gratter le sol, sous la cabine du Photomaton, pour découvrir des photographies d'identité tombées ou déchirés en mille morceaux par leur propriétaire. Des portraits imparfaits d'inconnus sortant du cadre ou surpris par un flash.

Les photographes de tags sont souvent sensibles à ce type d'enquêtes poétiques. Cela commence par une lubie de collectionneur, *a priori* sans horizon ni usage quelconque. Et au fur et à mesure de la collecte, la quête photographique devient palpitante et tourne à l'obsession : une obsession pas tellement différente de son sujet de prédilection.





*à Estelle, au F, à Sarah,
à C. qu'on appelle aussi L'ESPAGNOL*



FONDS DOCUMENTAIRE
DE L'AMICALE DU
HIBOU-SPECTATEUR